

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

D. F. DONNANT

Précis sur la théorie de la statistique

Journal de la société statistique de Paris, tome 17 (1876), p. 86-90

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1876__17__86_0

© Société de statistique de Paris, 1876, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

II.

PRÉCIS SUR LA THÉORIE DE LA STATISTIQUE (1)

(Lu à la Société académique des sciences, dans la séance publique du 4 frimaire an XIII.)

Dans le nombre des études vraiment solides qui ont fixé l'attention des savants de l'Europe, depuis environ cinquante ans, la statistique sera un jour regardée comme une des plus intéressantes et des plus utiles.

Cette science, qui a été peu cultivée par les anciens, et qui n'était pas connue sous d'autre nom que celui de géographie, doit sa première dénomination à un professeur de Göttingue, ainsi que nous le dirons par la suite.

Il est vrai qu'on trouve dans Hérodote, Pausanias, Strabon et quelques autres

¹ *Moniteur* de 1804. Numéro du 9 décembre, p. 281. — Il nous a paru très-intéressant de reproduire ce rapport qui montre où en étaient nos connaissances sur la statistique au commencement du siècle et qui contient des notions qui encore aujourd'hui nous paraissent bonnes à consulter. (*Note de la rédaction.*)

historiens et géographes de l'antiquité, des renseignements sur la population, sur le dénombrement des troupes, sur les moyens de les faire subsister, sur les revenus et les dépenses des États; mais on ne trouve dans aucun ouvrage, soit des anciens, soit des modernes, jusque vers le commencement du XVIII^e siècle, des tableaux précis, des inventaires exacts de tout ce qui constitue les richesses et les forces d'une nation.

Les premiers tableaux de cette espèce qui peuvent être considérés comme des notions préliminaires de statistique, sont ceux qu'envoyèrent les intendants aux ministres de Louis XIV, lorsque ce prince, toujours grand dans ses vues, demanda des renseignements positifs sur l'état de la France, pour qu'ils servissent à l'instruction du duc de Bourgogne.

Quelque temps avant cette époque, un Anglais, nommé William Petty, médecin du roi Charles II, avait publié un ouvrage sous le titre d'*Essai d'arithmétique politique*, dans lequel il traite de l'état de la population en général, de celle des grandes villes, du prix des terres, de l'industrie, des manufactures, du commerce, de la pêche, des banques, des compagnies, du prix du travail, de l'accroissement et du décroissement des forces de terre et de mer.

Cet ouvrage, qui fit une grande réputation à son auteur, et qui lui attira la bienveillance du roi, fut suivi d'une foule d'autres du même genre, tels que ceux de Halley, Davenant, King, Grant, la *Dîme royale* de M. de Vauban, etc., qui tous ont eu pour but de fonder un système de finances basé sur des calculs politiques.

C'est ainsi que la statistique s'établissait avant même que son nom ne fût connu.

Le grand Frédéric n'a pas peu contribué à la formation de cette branche des connaissances humaines. Il possédait parfaitement la géographie de ses États, mais n'ayant pas une idée exacte des ressources qu'ils pouvaient lui offrir, il fit faire un inventaire de la population et des richesses de la Silésie et successivement de ses autres provinces. On sait le parti avantageux qu'il tira des nouvelles lumières qu'il s'était fournies.

Plusieurs princes d'Allemagne imitèrent son exemple, et en obtinrent les mêmes résultats. Bientôt le goût de cette science se propagea dans le nord de l'Europe et en Angleterre.

Mais le premier savant qui ait enseigné publiquement cette science est M. Hermann Conring, professeur de droit public à l'université d'Helmstadt. Il ne donnait alors d'autre titre à ses leçons que *Notitia rerum publicarum*. Ce cours remonte à la fin du XVII^e siècle. Il ne tarda pas à être imité par M. Bove, qui établit une chaire pour la même étude à Iéna, et par M. Bechmann, qui en créa une nouvelle à Francfort-sur-l'Oder. Cependant, il faut dire que le système d'enseignement de ces professeurs était encore très-incomplet. Le mérite d'embrasser tous les objets qui constituent la science appartient tout entier à M. Achenwall, professeur d'histoire moderne à Göttingue. C'est cet écrivain distingué qui établit une chaire spéciale de statistique à la célèbre université de cette ville, vers 1743. Six ans après, il publia un ouvrage dans lequel il exposa les principes de cette science.

C'est lui aussi qui créa le mot de *statistique*, expression un peu dure à la vérité, parce qu'elle est formée d'un mot latin et d'une terminaison tirée du grec. Mais comme ce mot rend parfaitement l'idée que l'on doit se faire de la science, il a été généralement adopté. Son étymologie vient de *status*, qui signifie état, situation. On a formé de *status* l'adjectif *statisticus*, qui veut dire celui qui s'occupe de situa-

tion. Par une conséquence nécessaire, on a employé le mot *statistica*, en sous-entendant *scientia*, et en supprimant l'*a* du latin, il est resté *statistique*. C'est ainsi que du mot grec *polis*, qui signifie ville, est venu l'adjectif *politicos*, qui s'occupe de ce qui regarde les villes, et l'expression française *politique*, connue de tout le monde.

Il est aisé de remarquer, par ce que nous venons de dire, que l'ordre des analogues a été suivi dans la formation de ce mot : ainsi il n'y a donc point à se récrier contre sa barbarie et sa tournure étrangère.

Refuser de l'admettre dans notre langue, parce qu'il a quelque chose de dur, ce serait commettre une injustice à son égard, ce serait nous priver d'une expression utile par une fausse susceptibilité. C'est comme si l'on rejetait un homme de la société parce qu'il a une figure moins agréable que les autres.

Les résultats qu'on peut espérer de cette science ont paru tellement avantageux que dans le pays où elle est le plus cultivée, c'est-à-dire en Allemagne, il y a dans chaque université une chaire de statistique, et c'est ou le professeur de l'histoire moderne des principaux États de l'Europe, ou le professeur des sciences politiques qui est chargé de faire ce cours. La plupart de ces professeurs ont publié des ouvrages élémentaires sur cette science. Nous n'en citerons que quelques-uns, tels que M. Scheutzer à Gœttingue, M. Remer à Helmstadt, M. Luder à Brunswick, M. Sprengel à Halle, M. Meusel à Erlangen. Nous invitons ceux qui s'occupent de traductions allemandes à faire passer ces ouvrages dans notre langue; ils ne peuvent manquer d'être couronnés par le succès, peut-être tardif, mais assuré, qui est dû à toute chose utile.

Il est important de bien fixer nos idées sur les objets dont s'occupe la statistique : c'est une science qui a pour but de faire connaître les forces physiques, morales et politiques d'un pays quelconque.

La statistique peut être comparée à l'anatomie. C'est l'art de disséquer un corps social pour en examiner séparément toutes les parties.

Nous croyons que, pour mettre plus de précision dans sa marche, il faut la diviser en trois branches principales.

La première embrasse tout ce qui concerne la balance des différents États d'une partie du monde, telle que l'Europe, l'Asie, etc. Celle-ci est destinée à présenter un grand ensemble de faits; elle n'offrira que des résumés généraux; elle doit aussi donner des tableaux comparatifs de toutes les nations européennes; en conséquence, nous la distinguerons des deux autres branches par le nom de *statistique analytique*.

La seconde comprend les recherches sur la situation topographique, la nature des ressources, l'étendue et le développement des forces physiques et morales d'un seul pays, tel que la France, la Prusse, la Russie, etc. Cette seconde branche a pour but de faire connaître tous les faits qui sont particuliers à l'État dont elle traite.

La troisième, enfin, regarde tant les faits particuliers que généraux qui distinguent chaque division d'un grand État, tel qu'un département, un district, un comté, une province, etc. Cette dernière, sans être minutieuse, ne doit pas négliger le moindre détail susceptible d'intérêt; c'est celle-ci qui doit servir de base aux deux précédentes; nous l'appellerons *statistique intérieure*.

Il suffirait presque toujours de donner une définition exacte des mots dont on se sert pour terminer les plus longues discussions. Essayons à employer ce moyen

pour combattre les géographes qui refusent de reconnaître l'existence de la statistique et qui réclament la culture de cette science comme étant du domaine de la géographie. Que signifie l'expression géographie? Une description de la terre. Qu'entend-on par géographie mathématique? Une science qui s'occupe de mesurer la terre, pour faire connaître ses dimensions et son étendue. Que veut dire géographie physique? C'est la description de ce qui compose la substance du globe. Enfin, que doit-on entendre par géographie politique? C'est la connaissance de la division des États. Mais il n'y a rien là-dedans qui fasse connaître les revenus, les dépenses, l'industrie, le commerce, les forces, la population, etc., d'un pays. Tout cela n'est donc point du ressort de la statistique.

Pourquoi ainsi confondre toutes les idées, et prétendre faire d'un ouvrage de géographie une véritable encyclopédie? tandis que nous voyons que le seul moyen d'acquérir des connaissances exactes dans les sciences est de classer les objets dont elles traitent, de les diviser, de les sous-diviser suivant leur importance. Mais, dira-t-on, les anciens géographes remplissaient autrefois les fonctions qui sont confiées aujourd'hui aux statisticiens. Pourquoi leur ôter ce travail? Pourquoi? Parce qu'à mesure que les connaissances augmentent, s'étendent, il faut plus de savants pour les cultiver, parce que la géographie elle-même a fait des conquêtes nombreuses sur l'histoire naturelle, sur l'astronomie, sur la géométrie, sur la physique, parce qu'enfin la géographie ne se contente plus d'examiner la surface de la terre et la limite des États; mais qu'elle pénètre dans son sein, examine les productions des trois règnes, et s'élève dans les cieux pour mesurer la hauteur des astres et pour décrire les différents corps qui planent dans l'immensité des airs. Il est donc facile de sentir que si la géographie perd une branche hétérogène qui n'était point greffée sur son tronc, jusqu'à ce qu'on pût l'en séparer, il lui reste d'assez belles possessions pour en faire une science importante et indispensable dans toute éducation libérale. Si l'on vient m'objecter que Busching a publié, sous le titre de *Géographie universelle*, une vraie statistique de l'Europe, je répondrai qu'à l'époque où ce célèbre auteur fit paraître son ouvrage, cette dernière science était encore trop peu connue et trop peu cultivée parmi les nations européennes, pour qu'il osât donner à son livre le véritable titre qui aurait dû lui appartenir; que d'ailleurs la statistique était encore trop nouvelle pour que Busching, auteur géographe déjà âgé, voulût la reconnaître; et ensuite que ses seize volumes sur l'Europe embrassent la géographie et la statistique de cette intéressante partie du monde; qu'ainsi il pouvait choisir le titre qui lui convenait le mieux.

Les premiers savants qui ont séparé ces deux sciences l'une de l'autre n'ont fait que se conformer à la marche de l'esprit humain, qui augmente le nombre des sciences à mesure qu'il marche vers la perfection. Par exemple, l'histoire naturelle ne formait autrefois qu'une seule science; aujourd'hui c'est un faisceau de sciences particulières, dont l'étude de chacune est plus que suffisante pour la vie d'un homme.

C'est ainsi que sont sorties de son sein la géologie, la minéralogie, la physiologie, la botanique, la zoologie, etc., etc. On pourrait dire la même chose de l'art d'Hippocrate qui comprend une foule de connaissances qui sont toutes cultivées séparément par des hommes célèbres auxquels la société est redevable d'excellents ouvrages sur chaque branche distincte.

Toutes les sciences se lient dans la nature; mais le peu de durée de notre vie,

le peu de moments que nous pouvons donner à l'étude, nous forcent de les séparer, afin que ceux qui veulent les cultiver puissent se livrer à celles qui conviennent le mieux à la tournure de leur esprit.

C'est d'après ces considérations que les gouvernements, convaincus que la statistique est une des bases fondamentales de la vraie politique, ont senti combien il importait de fixer l'attention sur cette nouvelle étude, et ont encouragé la culture de cette science par tous les moyens les plus actifs, tels que de fonder des chaires spéciales de statistique, de protéger les associations qui s'occupent de cette science, de soutenir les journaux destinés à en propager le goût et les éléments, et enfin de faire faire la statistique des provinces soumises à leur domination.

D. F. DONNANT, *secrétaire perpétuel.*
